

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 13 Octobre 1888

L'EXPIATION

QUATRIÈME PARTIE

La chambre est basse, étroite, mais meublée avec élégance. Deux portes s'ouvrent l'une en face de l'autre, devant et derrière le forçat. Celle qui est vis-à-vis de lui est entrebâillée et donne accès dans un cabinet, dont on aperçoit une partie du mobilier.

Au mur pendent dans leurs grands cadres d'or deux portraits. Le premier représente en costume de ville Pablo Garcia. Le peintre a dû mettre en œuvre tous ses efforts pour corriger la vulgarité de traits et d'allure de l'ancien intendant du duc de Balboa : mais en dépit de son talent, il n'a pas réussi à donner à ce masque faux et vil un air d'honnêteté. L'autre portrait est celui de Juan Antonio, vêtu avec recherche et affectant l'insouciance du désœuvré.

Tout indique que l'appartement où se trouve Genaro fait partie de la maison où il s'est installé l'avant veille sous le nom de don Ruiz y Gomez, comme le portier l'a dit à José.

L'échec qu'il a subi peu d'heures auparavant chez sir Richard Stone, ne doit avoir altéré ni le sang-froid ni l'appétit du forçat, car sur la table les bouteilles sont vides autant que les plats.

Toutefois sa somnolence n'est pas due exclusivement aux libations qu'il vient d'achever. Genaro n'est pas de ceux qui boivent plus que de raison, bien qu'il ait coutume de se faire large mesure. D'ailleurs la gravité des circonstances réclame plus que jamais sa présence d'esprit, et il n'a pas oublié que ses ennemis, maintenant qu'il n'a plus d'armes contre eux, vont se concerter pour se saisir de lui et de ses complices. Aussi réfléchit-il plus qu'il ne sommeille, et le sourire effrayant qui glisse sur son visage trahit le cours de ses pensées.

Le scélérat roule évidemment dans son esprit un plan sinistre. Il élabore placidement comme fait un général à la veille d'une bataille décisive, et son calme même prouve qu'il est satisfait de ses calculs.

Il y a plus d'une heure qu'il était assis à la même place, la tête un peu rejetée en arrière et appuyée au dossier de son siège. Ses traits largement étalés, hardis, respirent la férocité et montre toute nue cette âme abjecte où n'existe plus que l'âpre et farouche soif d'assouvissement des plus brutales passions. Il a l'odieux aspect de la bête fauve se préparant à fondre à l'improviste sur une proie.

Tout à coup il se redresse, et, se retournant vers la porte qui est derrière lui, il tend l'oreille, son œil plongeant dans la pénombre.

Un bruit de pas intentionnellement étouffé s'est fait entendre au dehors.

Genaro écoute, le front armé d'audace. Il écoute encore, puis doucement il se lève et se dirige vers la porte, puis encore il se baisse et regarde attentivement par le trou de la serrure.

Quelqu'un est là évidemment ; mais le forçat hésite à ouvrir. L'obscurité l'empêche de distinguer. Il se tient en éveil, aux aguets, attendant pour prendre une décision.

Soudain il pousse une exclamation aussitôt réprimée, et tourne vivement le bouton de la porte qui s'entrouve. Alors, il attire à lui un homme qui pénètre sur la pointe des pieds dans la pièce.

À peine était-il entré que Genaro referme la porte sans bruit et posant son doigt sur sa bouche pour commander le silence, montre un siège près du fauteuil.

Deux minutes après les deux hommes assis côte à côte causent à voix basse.

Genaro a pris des mains de son mystérieux vi-

siteur deux clefs dont l'acier poli témoigne d'une fabrication de date récente.

En même temps, il a désigné sur l'appui de la cheminée un grand couteau catalan dans sa gaine de cuir.

Puis étendant le bras vers la chambre attenante :

—C'est là, dit-il, d'une voix à peine inflexible.

Les deux interlocuteurs se rapprochent encore et cette fois leur entretien, qui dure longtemps, est animé, quoiqu'ils se parlent dans l'oreille ; mais il n'est pas possible de savoir ce qu'ils se disent, leurs gestes menaçants ne laissant aucun doute sur leurs intentions.

L'inconnu s'est armé du couteau qu'il a dégainé et passé sur son pouce pour en essayer le tranchant.

Alors tous deux se lèvent et marchent à pas de loup vers l'autre pièce.

Les voici devant la porte qu'ils poussent peu à peu, s'arrêtant fréquemment de peur d'être surpris.

Le foyer projette maintenant assez de lumière pour permettre d'inspecter la seconde chambre.

Au fond, dans un lit de fer, un homme, le visage à demi couvert par le drap, ronfle bruyamment.

Malgré leurs précautions, Genaro et celui qui l'accompagne doivent l'avoir troublé dans ses rêves, car il rejette brusquement le drap et laisse voir ses traits.

L'homme endormi est Pablo Garcia.

—Gaucher, dit le faussaire.

Et le couteau catalan s'enfonce dans la poitrine de l'ancien intendant qui fait un bond spasmodique, ouvre des yeux effarés, énormes, sortant brusquement de leurs orbites, puis retombe inerte, tandis que de sa bouche jaillit un gros jet de sang noirâtre.

Une minute après le tablier du secrétaire s'abat et la main de Genaro fouille précipitamment tous les tiroirs. L'un d'eux résiste ; mais il le tire avec une rage frénétique et, sous l'effort, la serrure peu solide saute en faisant voler le bois en éclats.

À ce moment, la pièce est brusquement illuminée par le feu de lâtre. Les deux bandits s'arrêtent dans leur sinistre besogne ; ils se concident interdits, et leurs figures farouches ont une expression infernale.

Genaro tient dans sa main trois liasses de billets de banque. Le Gaucher essuie au drap la lame de son arme sanglante.

Tout à coup l'un et l'autre poussent un cri de terreur.

Leurs regards, arrêtés en même temps sur la glace, leur renvoient les images de trois hommes au lieu de deux.

Debout, au milieu de la première chambre, sans proférer un mot, paralysé, pétrifié par l'horreur de la scène à laquelle il assiste, Juan Antonio tient les yeux cloués sur les assassins de son père.

Un instant suffit à Genaro pour lui faire recouvrer toute son audace.

D'un bond il s'élance vers le jeune homme, l'enlace de ses bras, qui l'étreignent comme un étau de fer, et, après une lutte de quelques secondes, le terrasse, puis, lui tenant le genou sur la poitrine, et, lui appuyant sur le front un revolver brusquement tiré de sa poche :

—Une seule parole et tu es mort.

Hors d'état de repousser son agresseur, Juan Antonio, comprenant qu'il serait inutile de chercher à se débattre, garde le silence.

—Ici Gaucher, dit le faussaire.

Et le Gaucher, sans achever d'ôter le sang qui tache son couteau, les mains encore rouges, rampe vers le fils de l'ancien intendant.

Un instant après sa poigne énorme, pareille à une griffe de vautour, se rive au cou du jeune homme étendu à terre.

Alors Genaro se relève, et rentre dans l'autre pièce où il a laissé, dans le secrétaire ouvert, les trois liasses de billets.

Il les compte un à un, et les cache successivement sous sa poitrine.

—Trois cent mille douros, dit-il avec un accent qui ressemble à un sifflement de serpent. Je ne m'étais pas trompé. Pablo Garcia était plus que millionnaire ! Allons la fortune vient à qui sait l'attendre ou l'atteindre.

Et, content de cet horrible jeu de mots, se souriant à lui-même, il revient à Juan Antonio, qui demeure immobile sous la main du Gaucher.

—Juan, dit le faussaire, je veux te prouver que je suis moins méchant que tu ne le crois. Ton père me gênait, je me suis débarrassé de lui. Je n'ai fait que suivre sa loi. J'avais à choisir : ou bien être tué tôt ou tard par lui, ou bien prévenir ses bonnes intentions à mon égard. J'ai pris conseil de ma sauvegarde personnelle. Tu en aurais peut-être fait autant.

Il s'arrête une minute pour contempler la physiologie bouleversée du jeune homme.

—Avec toi, je n'avais pas hier les mêmes raisons de prudence qu'avec Pablo. Je les ai aujourd'hui. En entrant ici un quart d'heure plus tôt qu'il ne l'aurait fallu, tu as compromis ta situation vis-à-vis de moi. Aussi ne me reste-t-il plus qu'à t'offrir deux alternatives. Tu sais assez de latin, quoique ton éducation ait été manquée, en dépit de tout l'argent qu'elle a coûté, pour comprendre le vieil adage : *Ant nobiscum ant contra nos*. Tu es ou avec moi ou contre moi.

Décide : si tu prends le dernier parti, un simple serrement de main du Gaucher t'enverra retrouver ton père ; si tu préfères le premier, tu me suivras ; et demain, à l'aurore, nous quitterons ensemble l'Espagne, où nous n'avons plus qu'à abandonner le duc de Balboa à son sort, pour ne nous occuper que du nôtre. Je suis riche, tu le seras. Parle, que veux-tu ?

Le Gaucher lâcha un peu le cou de Juan, de manière à lui rendre l'usage de la voix.

Le sentiment de la conservation personnelle et celui de la convoitise dominant seuls en cet instant le jeune homme. Le peu de tendresse filiale qu'il a toujours eu n'est pas fait pour lui dicter une résolution différente de celle qu'espérait le forçat.

Aussi ce dernier a-t-il un rire hideux lorsque Juan, levant la tête autant qu'il le peut, dit :

—J'irai avec vous !

—Je vois que tu agis sagement. Mais point de duplicité. Tu me sais homme à ne pas dormir sur la besogne ; au premier mouvement de trahison, tu peux être certain de ta récompense.

À ce moment, le timbre de la pendule fait entendre deux coups.

—Minuit et demi, dit Genaro. Nous pouvons quitter la maison sans éveiller les soupçons des domestiques.

Une fois dans la rue, le forçat héla un cocher.

—Au pont de Tolède, commanda Genaro.

Une demi-heure plus tard, le faussaire pénétrait, avec le fils de sa victime et le Gaucher, dans la gargote du *Raisin-Noir*.

Le propriétaire du bouge se convainquit du premier coup d'œil, à leur aspect, que l'entreprise projetée avec le Gaucher était accomplie. Sa dernière incertitude se trouva d'ailleurs levée, lorsque Genaro lui dit :

—Tu as fait les choses à merveille, cher ami ; mon message a dû te parvenir en temps utile, car le Gaucher ne s'est pas fait attendre une seconde. C'est un homme sûr, qui gagne honnêtement son argent. Donne-lui la bourse.

L'assassin tendit la main et serrant dans sa poche les trente douros promis :

—Et maintenant, fit-il, adieu messieurs ; j'ai de quoi gagner la frontière, ce qui est le plus sûr moyen de ne pas être obligé de porter la cravate de fer, car, entre nous, je n'aime aucune gêne au cou.

—Tu as raison, dit Genaro avec un accent sardonique, quand on vit hors la loi, on ne saurait avoir une trop grande aversion pour la potence. Tiburcio avait apporté une bouteille et des verres qu'il remplit.

Les quatre hommes trinquèrent.

—Adieu, répéta le Gaucher.

Et d'un pas lent il monta l'escalier du bouge.

—Nous avons quelque intérêt à loger cette nuit chez toi, ami, dit Genaro, s'adressant au Génôis. Peu-tu nous céder une chambre ? Je paie d'avance.

En même temps il jeta sur la table une pièce de quatre-vingt réaux.

—Tu paies en prince, fit l'Italien.

—Non, mais en homme qui vient de faire une excellente affaire et qui n'y regarde point à se montrer généreux envers un ami obligeant.